Ami du Clergé du 18 juillet 1929

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Cours de prônes sur le Décalogue. — XXI. Devoirs des parents envers l'âme de leurs enfants, 433.
Pour la fête de sainte Marthe. — I. Sainte Marthe dans l'Evangile, 435. — II. L'apostolat de sainte Marthe, 437.
Panégyrique de S. Germain d'Auxerre. — Se renoncer soi-même, 439.
Aux Enfants de Marie. — XX. La vie intérieure, 442.
Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. — I. Sa naissance, 443. — II. Première enfance, 444. — III. Mort de sa mère, 446. — IV. Epreuves d'enfance, 447.

COURS DE PRONES SUR LE DÉCALOGUE

XXI

DEVOIRS DES PARENTS ENVERS L'AME DE LEURS ENFANTS

Mes frères,

Si vos enfants n'avaient qu'un corps, vous auriez accompli tout votre devoir envers eux quand vous les avez logés, vêtus, nourris et mis à même de gagner leur vie. Mais ces chers enfants ont également une âme, créée pour connaître Dieu, l'aimer, le servir sur la terre et le posséder éternellement dans le ciel. Or vous avez envers cette âme des obligations très importantes. Ce sont elles que vous rappelle le catéchisme lorsqu'il affirme que vous devez à vos enfants une *éducation chrétienne*, la *vigilance*, la *correction* et le *bon exemple*.

I

Vous devez à vos enfants une éducation chrétienne. Vous devez donc tout d'abord en faire des chrétiens par le saint baptême. Ce sacrement, vous le savez, est absolument nécessaire pour qu'on puisse être sauvé ; c'est pourquoi les mères doivent être prêtes aux plus douloureux sacrifices afin que leurs enfants n'en soient pas privés. En tout cas, il faut le leur procurer tout aussitôt après leur naissance : attendre plus d'un mois pour le faire constitue, de l'aveu des théologiens les moins sévères, un péché mortel.

N'attendez pas ce moment, mères chrétiennes, pour recommander à Dieu ces chers enfants que le bon Dieu vous envoie. Imitez la mère du jeune Samuel qui consacra à Dieu, avant même qu'il fût né, l'enfant qu'elle devait mettre au monde. Sainte Aleth, mère de S. Bernard, offrit à Dieu de même les sept enfants qu'il lui donna, et cette offrande fut agréée, puisque tous les sept devinrent des saints. Consacrez-les aussi à la T. S. Vierge et demandez à cette bonne Mère de se joindre à vous pour veiller sur eux. Dès qu'ils en sont capables, apprenez-leur à prononcer les doux noms de Jésus et de Marie, à joindre leurs petites mains pour les prier, à tracer sur eux le signe de la croix. Plus tard, faites-leur apprendre les formules de prières les plus élémentaires, l'Oraison dominicale, la Salutation angélique, le *Credo*, le *Confiteor*, les actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition, et habituez-les à les réciter matin et soir. Inspirez-leur une vive horreur du péché et pour cela redites-leur souvent, comme Blanche de Castille à S. Louis : « Mon enfant, je t'aime beaucoup ; cependant j'aimerais mieux te voir mort à mes pieds que coupable d'un péché mortel. » Pour les encourager au bien, parlez-leur du ciel et du bonheur qui nous y attend ; pour les détourner du mal, parlez-leur des tourments qu'endurent en enfer les réprouvés et des châtiments dont, dès ce monde, Dieu punit souvent le péché. Cela vaudra beaucoup mieux que de les détourner du mal en les menaçant de je ne sais quels croque-mitaines imaginaires.

Dès qu'ils atteignent l'âge de fréquenter l'école, c'est un devoir pour vous de les y envoyer exactement. Sachez vous imposer pour cela quelques sacrifices, dussiez-vous, comme il arrive surtout dans les campagnes, vous priver de leurs services. Ils auront toute leur vie pour travailler, tandis qu'ils n'ont que leurs années d'enfance pour s'instruire. Soutenez leurs maîtres de toute votre autorité en ne les critiquant jamais devant eux ; intéressez-vous à leurs efforts et aidez-les dans leur tâche. Si vous avez le choix, il faut évidemment les mettre de préférence dans une école chrétienne (can. 1374). Si, comme c'est malheureusement le cas pour le plus grand nombre, ce choix vous est impossible, vous devez du moins veiller avec soin pour que dans les leçons, les devoirs et les livres, le maître à qui vous les confiez se montre toujours respectueux de la morale et de la Religion.

Soyez exacts aussi à les envoyer au catéchisme. Envoyez-y vos enfants dès qu'ils fréquentent l'école (can. 1372). L'instruction qu'ils reçoivent sur les bancs de celle-ci est extrêmement utile, mais combien plus nécessaire est l'instruction religieuse qu'ils reçoivent au catéchisme et qui fera d'eux de bons fils, de bons citoyens et un jour des saints ! Sainte Jeanne d'Arc ne savait ni A ni B, ce n'était pas sa faute, et certes, vos enfants ne seraient pas excusables s'ils lui ressemblaient sur ce point ; mais elle savait à fond son catéchisme. Voilà pourquoi elle fut si « bonne fille, » si vaillante française et si grande sainte.

Ne vous reposez pas complètement sur le prêtre du soin de les instruire et de les former à la vertu. Aujourd'hui surtout, où l'instruction religieuse n'est plus donnée en classe et où les prêtres trop peu nombreux et chargés de plusieurs paroisses ne peuvent plus grouper autour d'eux vos enfants aussi souvent que par le passé, c'est à vous qu'incombe le soin de leur faire étudier la lettre du ca-

téchisme et de la leur expliquer ; c'est à vous de les aider à se bien confesser et de les préparer à bien communier. Le prêtre complètera votre œuvre de son mieux, mais même s'il le pouvait, il ne devrait point le faire seul, car vous êtes de par la volonté de Dieu les premiers maîtres de vos enfants.

II

Votre second devoir envers l'âme de vos enfants est la vigilance.

Vous devez veiller sur leur caractère, l'étudier pour en discerner les inclinations mauvaises et les réprimer. Vos enfants sont nés avec le péché originel et, par suite de ce péché, les semences de toutes les passions sont en eux comme les semences de toutes les mauvaises herbes sont dans la terre. Dès l'âge le plus tendre, ils ne tardent pas à se montrer orgueilleux, jaloux, gourmands, colères ou paresseux. C'est à vous de surveiller cette éclosion des mauvaises passions en eux et à les réprimer dès qu'elles se manifestent.

Vous devez veiller sur la façon dont vos enfants remplissent leurs devoirs, vous assurer qu'ils disent leurs prières du matin et du soir et leurs autres petites prières de la journée, qu'ils sont exacts aux saints offices le dimanche, qu'ils s'approchent des sacrements aux temps voulus. S'ils ne le font pas, il faut leur rappeler leur devoir sur ces différents points et avoir à cœur qu'ils s'en acquittent.

Il faut veiller sur leurs lectures, et tout d'abord ne laisser pénétrer chez vous ni mauvais journaux ni mauvais livres. Qu'ils sont imprudents et aveugles les parents qui reçoivent et abandonnent ensuite négligemment sur la table, la fenêtre ou la cheminée, des journaux impies et orduriers qui dans leurs colonnes attaquent la religion et dans leurs feuilletons prêchent l'inconduite ! Comment, dans de pareils foyers et en lisant de telles feuilles, des jeunes gens pourraient-ils longtemps garder la foi et des jeunes filles demeurer honnêtes et vertueuses ? — Même si vous êtes assez sérieux pour ne pas introduire vous-mêmes des livres et des journaux de ce genre sous votre toit, veillez pour vous assurer que vos enfants ne s'en procurent pas eux-mêmes et n'en lisent pas en cachette. Si vous en trouvez, jetez-les impitoyablement au feu.

Il faut veiller sur les allées et venues de vos enfants. Gardez-les près de vous le plus possible. Vous savez combien sont nombreuses aujourd'hui les occasions de péché. On en invente chaque jour de nouvelles. Dans le but d'attirer dans leur maison plus ou moins mal famée une clientèle qui à leur gré n'est jamais assez nombreuse, des cabaretiers sans conscience organisent ici ou là chaque dimanche des bals et des fêtes foraines qui sont autant de rendez-vous de débauche et auxquels ils convoquent toute la jeunesse de la région. Chose triste à dire, même des journaux dénommés catholiques se font les organes de leur réclame malsaine. A l'aide des bicyclettes que tous possèdent, jeunes gens et jeunes filles ont toute facilité de s'y rendre de plusieurs lieues à la ronde, et les plus empressés à le faire ne sont pas les jeunes gens les plus sérieux ni les jeunes filles les plus sages. Aussi vous devinez facilement ce qui se passe dans ces rendez-vous de plaisirs d'où l'on ne revient que bien tard dans la nuit. Si vous étiez assez peu clairvoyants pour ne pas le soupçonner, les jeunes filles qui en reviennent déshonorées, les scandales qui trop souvent affligent nos paroisses suffiraient à vous le révéler. N'encouragez donc pas, en répondant à leurs invitations, ces indignes mercantis qui trafiquent de la vertu de vos enfants et cherchent à gagner un argent maudit en flattant leurs passions ; ne laissez pas vos enfants courir à ces fêtes ; ne les laissez s'éloigner de vous que le moins possible, et lorsqu'ils le font, sachez où ils sont et avec qui ils sont. « Quelle honte pour des parents, disait déjà de son temps S. Jean Chrysostome, d'avoir moins soin de leurs enfants que de leurs bêtes ! *Major cura boum, equorum et asinorum quam filiorum !* » Ce ne sont pas vos chevaux ni vos bestiaux que vous laisseriez ainsi vagabonder à l'aventure. Si un seul d'entre eux manquait à l'écurie le soir, vous vous garderiez bien d'aller vous coucher avant de l'avoir retrouvé ; mais c'est votre fils, c'est votre fille qui n'est pas rentré et dont la santé, peut-être, mais en tout cas l'honneur, court les pires dangers, et vous ne vous en tourmenteriez pas ! Quelle responsabilité serait la vôtre, dès maintenant, devant la paroisse dont vos enfants deviendraient le scandale, et plus tard devant Dieu !

Cette vigilance, il faut l'exercer même à votre foyer. Surveillez vos paroles, surveillez votre conduite en leur présence, surveillez les conversations que d'autres tiennent devant eux, surveillez leurs fréquentations. Ne soyez pas de ces parents aveugles dont les enfants se conduisent mal sous leurs propres yeux, sans qu'ils s'en aperçoivent. Tout le monde déplore les désordres de leurs fils et de leurs filles, on en parle dans tout le village et même souvent dans les villages environnants, tout le monde s'en entretient ; il n'y a qu'eux qui ne veulent rien voir, rien soupçonner ni rien croire ; ils s'irritent même contre les personnes charitables et courageuses qui, pour leur bien et celui de leurs enfants, essaient de les avertir. Parents qui m'écoutez, ne soyez pas de ceux-là.

III

Votre troisième devoir envers l'âme de vos enfants est la correction. Aucun n'est plus recommandé dans la Sainte Ecriture : « N'épargnez point la correction à l'enfant, y lisons-nous, car si vous le frappez de la verge, il ne mourra point ; en le corrigeant vous délivrez son âme de l'enfer. » (Prov., XXIII, 3). « Châtiez votre enfant dès son enfance, de peur qu'il ne s'endurcisse, qu'il ne veuille plus vous obéir et que votre âme ne soit percée d'un glaive de douleur. » (Eccli., xxx, 12).

« Quiconque épargne la verge à son fils le hait, dit encore l'Esprit-Saint, mais quiconque l'aime s'applique à le corriger. » (Prov., xiii, 24).

Vous le voyez, la Sainte Ecriture insiste sur ce devoir de la correction. Or n'est-il pas vrai cependant qu'il est un des plus négligés ? Pourquoi cela ?

C'est d'abord parce que les parents, loin de voir les défauts de leurs enfants, n'y découvrent que des perfections, contrairement à l'avis de tout le monde. Combien peut-être ont à se plaindre de leur insolence et de leur grossièreté, de leurs déprédations ou de leurs vols !

Le devoir de la correction est négligé encore parce que les parents n'ont plus l'énergie de le remplir, par peur de contrister leurs enfants, de s'aliéner leur affection, quelquefois uniquement par peur de l'effort. Pour avoir la paix, ils se taisent quand il faudrait parler et agir, le père se repose de ce soin sur la mère et la mère sur le père, quand l'un et l'autre ne s'en déchargent pas sur les maîtres de leurs enfants. Si encore ceux-ci étaient sûrs d'être approuvés et soutenus ! Mais combien de parents se formalisent des reproches et des punitions que les maîtres se voient dans l'obligation d'infliger à leurs enfants ! Combien, au lieu de les remercier de leur dévouement, se répandent contre eux en plaintes continuelles, en invectives, quand ce n'est pas en injures ! Vous n'êtes pas de ceux-là et je vous en félicite, parents qui m'écoutez, vous êtes au contraire les premiers à me dire en me recommandant vos enfants : « Reprenez-les, corrigez-les, ce n'est pas nous qui nous en plaindrons. » Vous avez raison ; mais ne me laissez pas tout entier l'odieux d'accomplir ce devoir ; remplissez-le vous-mêmes les premiers, car ce devoir m'est pénible tout comme à vous. De plus, bien des choses m'échappent que vous connaissez facilement.

La correction pour être utile doit réunir plusieurs qualités.

Elle doit être *rare*. Si vous grondez et reprenez sans cesse, vos enfants s'y habitueront et ne prendront plus garde à vos observations. Passez-leur quelques petits manquements, ils seront plus disposés à vous écouter quand vous les reprendrez pour des choses plus importantes. — Elle doit être *proportionnée* à la gravité de la faute commise. Il y a des fautes de simple étourderie, il ne faut pas les punir comme les fautes de malice ; il y a des fautes dont les conséquences sont purement matérielles, comme lorsque vos enfants cassent une vitre par maladresse ou déchirent leurs habits, il ne faut pas leur reprocher ces accidents comme des crimes et vous taire quand vous les entendez blasphémer, mentir, car ces fautes sont autrement graves. — La correction enfin doit être faite *avec calme* et non sous l'empire de la colère. Il faut que vos enfants se rendent compte que si vous les châtiez, c'est par devoir, malgré vous, à regret et uniquement pour leur bien.

IV

Enfin, votre quatrième devoir envers l'âme de vos enfants est de leur donner le bon exemple. « Le précepte est long, a dit Sénèque ; le chemin le plus court pour enseigner la vertu aux enfants est celui de l'exemple. *Longum iter per præcepta, breve per exempla.* » Vivez donc, parents chrétiens, de telle façon que vos enfants n'aient qu'à vous regarder pour connaître leur devoir et se sentir encouragés à l'accomplir. Ne faites rien, au contraire, ne dites jamais aucune parole, ne vous rendez jamais coupables d'aucune omission qui puisse les malédifier. Comme vos instructions et vos corrections seront efficaces et s'imprimeront avec force dans le cœur de vos enfants, s'ils vous voient pratiquer les premiers ce que vous leur recommandez ! Comme ils prieront volontiers matin et soir si vous priez vous-mêmes devant eux ! Comme ils seront exacts aux saints offices si vous y allez chaque dimanche avec eux ! Comme ils s'approcheront sans difficulté des sacrements si vous-mêmes leur en montrez le chemin ! Les circonstances de la vie, les mauvaises influences pourront plus tard leur faire oublier momentanément leurs devoirs religieux ; le souvenir de vos leçons et surtout de vos saints exemples les y ramènera tôt ou tard, et quand vous paraîtrez devant Dieu et qu'il vous demandera compte du dépôt sacré qu'il vous a confié, vous pourrez lui dire avec confiance : « Père, de tous les enfants que vous nous avez donnés, aucun ne s'est perdu par notre faute. *Pater, quos dedisti mihi, custodivi et nemo ex eis periit.* » (Joan., xvii, 12). Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINTE MARTHE

(29 juillet)

I

SAINTE MARTHE DANS L'ÉVANGILE

A part les faits racontés dans l'Evangile, tous les récits au sujet de la vie de sainte Marthe ne sont pas rigoureusement authentiques. Cependant ils ne sont pas pleinement légendaires, et ils renferment des parcelles de vérité, des indications qu'on ne saurait négliger, et que la dévotion populaire a relevées avec respect.

I

Sainte Marthe aurait été la fille de Théophile, un noble et riche Syrien, et d'Eucharis, qui était de sang royal. Elle demeurait à Béthanie, dans la maison de Lazare, son frère, et elle avait une sœur, Marie-Madeleine, célèbre par sa beauté, qui habitait une villa splendide à Magdala, sur les bords du lac de Tibériade.

La maison de Béthanie était, pour la Sainte Vierge et pour S. Joseph, une maison amie, où ils aimaient à s'arrêter, dit-on, quand ils venaient à

Jérusalem, pour les fêtes pascales. Sainte Marthe garda sa virginité, conquise qu'elle fut par les exhortations et les saints entretiens du Sauveur.

Madeleine, après une jeunesse orageuse, fut convertie par les prédications de Jésus (Luc, VII, 37-50). Désormais elle vécut dans la pénitence et une ardente piété, et revint habiter avec sa sœur dans la maison de Lazare à Béthanie. C'est là qu'arriva un jour le Sauveur, sans être attendu. Mais rapportons l'admirable récit évangélique que tout commentaire ne peut qu'affaiblir :

« Jésus entra dans un village, et une femme, nommée Marthe, le reçut dans sa maison. Elle avait une sœur, nommée Marie, qui, s'étant assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole. Marthe, elle, s'empressait à tous les soins du service. Elle s'arrêta devant Jésus et lui dit :

— Seigneur, ne vous mettez-vous pas en peine que ma sœur me laisse servir seule ? Dites-lui donc qu'elle m'aide ! »

Et le Seigneur, lui répondant, lui dit :

— Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous vous tourmentez pour beaucoup de choses. Or une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part qui ne lui sera pas ôtée » (Luc, x, 42).

On relit toujours avec délices cette page inspirée où la douceur du foyer de Marthe est décrite d'une manière si pénétrante, où ces deux belles âmes sont si bien peintes ; Marthe saintement jalouse, parmi ses tracas, des entretiens de Jésus, que les soucis de la maison l'empêchent d'entendre ; Marie qui en goûte silencieusement la suavité, et Jésus qui intervient pour exalter la vie contemplative. Il ne fait pas de reproches à Marthe, qui est tout à son tumultueux devoir, mais il ne dissimule pas que Marie a choisi la meilleure part, la part de l'union intime avec Dieu, la part de l'amour.

Or une épreuve terrible allait frapper, comme un coup de foudre, la douce maison de Béthanie. Lazare tomba malade d'une maladie grave. Jésus était en Pérée. Les deux sœurs lui envoient dire : « Seigneur, celui que vous aimez est malade. » C'est le cri du cœur angoissé qui exhale sa douleur ; c'est aussi le cri de l'âme confiante dans l'amitié.

Jésus dit aux messagers : « Cette maladie ne va pas à la mort. Elle est pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle. » Or, continue le texte évangélique, Jésus aimait Marthe et Marie, sa sœur, et Lazare. Quand il apprit que celui-ci était malade, il resta deux jours encore dans le même lieu, puis il dit à ses disciples : « Retournons en Judée ». — Ses disciples lui dirent : « Maître, les Juifs cherchaient tout à l'heure à vous lapider et vous retournez en Judée ? » — Sans leur répondre directement, il leur dit : « Lazare, notre ami, dort, mais je vais le réveiller. » — « Seigneur, repartirent-ils, s'il dort, il guérira. »

Mais Jésus avait parlé de sa mort ; et ils pensaient que c'était du repos du sommeil. Alors Jésus leur dit ouvertement : « Lazare est mort, et je me réjouis à cause de vous de n'avoir pas été là. Mais allons vers lui ! » Sur quoi Thomas, appelé Didyme, dit aux autres disciples : « Allons-y, nous aussi, et mourons avec lui. »

Jésus vint et il trouva que Lazare était depuis quatre jours dans le sépulcre. Béthanie n'était qu'à quinze stades, environ une demi-heure de Jérusalem. Beaucoup de Juifs étaient venus de la cité, pour consoler Marthe et Marie de la mort de leur frère.

Dès que Marthe eut appris que Jésus arrivait, elle alla au-devant de lui. Mais Marie demeura à la maison. Alors Marthe dit à Jésus : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort ! » Elle craignit toutefois de l'avoir offensé par cette plainte, et elle ajouta : « Mais je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera. »

Jésus lui dit : « Votre frère ressuscitera. » — « Je sais, répondit Marthe, qu'il ressuscitera au dernier jour. » — Jésus lui dit : « Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra ; et quiconque vit et croit en moi ne mourra pas pour toujours. Le croyez-vous ? » — « Oui, Seigneur, dit-elle, je crois que vous êtes le Christ, Fils de Dieu, qui êtes venu en ce monde. »

Et quand elle eut dit cela, elle s'en alla et appela Marie, sa sœur, en secret, et elle lui dit : « Le Maître est là et il t'appelle. » Aussitôt qu'elle eut entendu sa sœur, Marie se leva et vint à Jésus, car il n'était pas encore entré dans le village et il n'avait pas quitté la place où Marthe l'avait rencontré. Lorsque les Juifs qui étaient avec Marie dans la maison et qui la consolaient virent qu'elle se levait et qu'elle sortait, ils la suivirent en disant : « Elle va au sépulcre pour y pleurer. »

Lors donc que Marie fut arrivée au lieu où était Jésus, aussitôt qu'elle le vit, elle tomba à ses pieds et lui dit : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort ! » Jésus, lorsqu'il la vit pleurer, et pleurer avec elle les Juifs qui l'avaient accompagnée, frémit dans son esprit et se troubla lui-même. Puis il dit : « Où l'avez-vous mis ? » — « Seigneur, répondirent-ils, venez et voyez ! » Et Jésus pleura.

Les Juifs dirent alors : « Voyez comme il l'aimait ! » Mais quelques-uns disaient : « Ne pouvait-il pas, lui qui a ouvert les yeux de l'aveugle-né, faire aussi que cet homme ne mourût point ? »

Jésus, frémissant de nouveau en lui-même, vint au tombeau. C'était une caverne fermée par une pierre. Jésus dit : « Otez la pierre ! » Marthe, la sœur du mort, s'écria : « Seigneur, il sent déjà mauvais, il y a quatre jours qu'il est mort ! » Jésus lui dit : « Ne vous ai-je point dit que, si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu ? »

Ils ôtèrent donc la pierre, et Jésus, les yeux levés au ciel, dit : « Mon Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez écouté. Pour moi, je savais que vous m'écoutez toujours, mais j'ai parlé à cause de ce peuple qui m'entoure, afin qu'ils croient que vous m'avez envoyé. » Quand il eut dit cela, il cria d'une voix forte : « Lazare, sortez ! » Et le mort sortit, les pieds et les mains liés de bandelettes, et le visage enveloppé d'un suaire : « Déliez-le, dit Jésus, et laissez-le aller. »

Beaucoup de Juifs qui étaient venus près de Marie et de Marthe, et qui avaient vu ce miracle de Jésus, crurent en lui. (Jean, XI).

II

Dans ce récit de S. Jean, sainte Marthe se présente à nous comme la maîtresse de maison, qui conduit, qui dirige, qui supporte l'épreuve sans faiblir, et comme la sœur dont le cœur est à la hauteur de l'esprit. A peine Lazare est-il frappé qu'elle envoie prévenir Jésus. Il arrive, après s'être volontairement arrêté en Pérée, et c'est Marthe qui se porte au-devant de lui hors du village ; Marie demeure à la maison. Quelle plainte dans cette parole : « Si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort ! » Mais quelle foi forte, éclairée et précise ! Elle croit que le Père accorde tout au Fils ; elle croit que Lazare ressuscitera au dernier jour, contrairement à la doctrine des Sadducéens ; elle croit que Jésus est le Fils de Dieu, et sa confession est digne de celle de S. Pierre. Elle croit que Jésus peut ressusciter Lazare, mais elle ne le demande pas : sa volonté, c'est la volonté de Dieu ; elle est pleinement résignée à ce que Dieu décidera. Sa joie est immense, quand le miracle s'est accompli ; toutefois elle a été calme dans la douleur, elle est calme dans le bonheur. Elle n'éclate pas en transports d'allégresse : son action de grâces est silencieuse, mais combien profonde et sincère !

On admire en elle, à bon droit, la maîtresse de maison qui sait gouverner, recevoir ses hôtes, à qui aucun détail n'échappe, et qui s'empresse à ses multiples services ; la femme de devoir, irréprochable, laborieuse, toujours à son poste ; l'âme droite qui cherche le bien à faire et qui le fait, qui ne dévie jamais, qui ne pense jamais à elle-même, mais aux autres ; qui laisse bien s'exhaler une plainte, non parce que le travail l'accable, mais parce qu'elle est privée de l'entretien de Jésus, de ces paroles qui sont sa nourriture, et dont elle a faim. Elle est aussi la femme de cœur, la sœur aimante qui souffre pendant des années des écarts de Madeleine. Toute autre qu'elle eût rompu, se fût éloignée de sa sœur, dont la réputation entachait la sienne, se fût abandonnée aux plus vifs reproches. Mais elle était prudente, patiente, elle avait souci surtout de la pauvre âme qui se perdait. Nul doute que ses procédés de douceur et ses exemples ne l'aient ramenée. Elle conduit la coupable à Jésus qui, d'un mot, d'un regard, la subjugue et la fait pleurer, car le cœur était resté bon. Ce cœur s'était seulement trompé sur l'amour : il ne savait pas que le seul amour vrai, c'est l'amour pur. Aussi quelle joie pour sainte Marthe, quand elle apprit que sa sœur avait été pardonnée avec éclat chez Simon le Pharisien ! Quel bonheur aussi quand Jésus eut ressuscité Lazare !

Six jours avant la Pâque, il y eut un festin à Béthanie, chez Simon le Lépreux, pour fêter Jésus et l'heureux ressuscité. Lazare est à table auprès du Sauveur, et une seconde fois Madeleine verse des parfums, non seulement sur les pieds, mais sur la tête de Jésus. Que faisait Marthe, pendant que l'odeur de ces précieux parfums embaumait la maison ? Elle servait à table : *Martha ministrabat*. On la voit heureuse, rayonnante, s'occupant des convives et s'efforçant de passer inaperçue parmi les expansions du festin. Mais ses mains sont plus habiles, elle apparaît plus alerte, ses yeux brillent d'une pieuse allégresse : sa sœur est ancrée dans le devoir, son frère est tout à son bonheur souriant, elle est pleine de reconnaissance et elle jouit de son humble effacement.

Qu'elle jouisse de ces heures de félicité qu'elle ne retrouvera plus ! Car dans quelques jours ce sera la Passion du Sauveur. L'Evangile, toujours discret, ne parle pas des angoisses de Marthe ; il nous laisse le soin de les deviner, de les méditer. Plus que jamais, elle se dévoue, elle pense au Fils, elle relève la Mère, elle dépense tout son cœur à consoler ceux qui souffrent, ceux qui n'espèrent plus. Elle est avec les saintes femmes au pied de la croix, au tombeau ; et qui oserait dire qu'elle ne fut pas l'objet, à Béthanie, d'une de ces douces apparitions de Jésus que les écrivains sacrés ne nous ont pas racontées ?

Elle accompagne ensuite Marie au Cénacle, elle reçoit avec elle la langue de feu de la Pentecôte, en attendant qu'elle vienne répandre ses grâces d'apostolat sur nos aïeux, en Gaule.

II

L'APOSTOLAT DE SAINTE MARTHE

Les années qui suivirent la mort de Jésus-Christ furent assez tranquilles. Mais bientôt éclata une première persécution, à la suite de laquelle S. Etienne fut lapidé ; puis une seconde, où Hérode Agrippa fit décapiter S. Jacques le Majeur, en 42, et jeta Pierre en prison. Alors ce fut la dispersion des apôtres et des disciples, suivant un plan déterminé par S. Pierre lui-même.

Telle est du moins la tradition constante, qui ne va pas sans obscurités, mais qu'il serait téméraire de rejeter en bloc. Elle prétend que les Juifs, irrités contre la famille de Béthanie, où se trouvaient des témoins gênants, un surtout, l'exposèrent à la fureur des flots dans un navire sans gouvernail ni pilote, mais que la Providence se chargea de la conduire à Marseille. Ce navire renfermait Lazare, les deux sœurs Marthe et Marie, Marcelle la fidèle servante de sainte Marthe, le diacre Parménas qui était comme le directeur de sainte Marthe, S. Maximin qui était celui de sainte Madeleine et l'un des soixante-douze disciples. Ce dernier devint plus tard évêque d'Aix.

I

Sainte Marthe, avec ses compagnons, prêcha l'Evangile du Sauveur dans les villes d'Avignon et d'Arles et parmi les bourgs et les villages de la province de Vienne, sur les bords du Rhône. Elle avait le don des miracles. Entre Arles et Avignon s'étendait une région sauvage, peuplée de bêtes féroces. Un dragon terrible exerçait surtout ses ravages

sur les hommes, qu'il dévorait ou tuait de son souffle empoisonné. Comme la sainte prêchait la parole de Dieu, quelqu'un dit : « Si le Messie qu'elle annonce est si puissant, que ne le montre-t-elle ? Alors nous croirions tous en lui ! »

Elle s'avance droit au repaire du monstre, fait le signe de la croix et lui lie le cou avec sa ceinture : « Venez, dit-elle au peuple, et frappez-le hardiment. » Sur sa parole, on se précipite sur lui pendant qu'elle le tient en respect avec ce lien fragile. Cet endroit s'appela désormais la Tarasque, du nom de l'affreux dragon. Elle délivra aussi le désert de tous les reptiles qui l'infestaient et s'y bâtit un oratoire où elle vécut retirée pendant sept ans, jeûnant, priant, adonnée à la contemplation et continuant, comme à Béthanie, d'exercer les devoirs de l'hospitalité. Elle était pauvrement vêtue et portait sur la tête une sorte de tiare blanche qui appelait le respect.

Un jour qu'elle parlait à Avignon, entre les eaux du Rhône et les remparts de la cité, un jeune homme qui était de l'autre côté du fleuve se jette dans les eaux pour les traverser, afin de mieux l'entendre. Mais il ne peut franchir les flots violents, se laisse aller à la dérive et se noie. On le cherche vainement, on ne le trouve que le lendemain. On l'apporte devant la sainte et on la supplie de lui rendre la vie. Elle se met en prière et tout le peuple prie avec elle. Puis elle se relève et dit avec l'autorité du Sauveur même : « Jeune homme, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, levez-vous et racontez-nous les grandes choses que la bonté du Rédempteur a faites en votre faveur ! » Alors il revient à la vie, déclare qu'il croit en Jésus-Christ et, après avoir reçu le baptême, il retourne sain et sauf en sa maison. Et tous les assistants confessent Jésus-Christ, Fils de Dieu, et toutes les bouches célèbrent sainte Marthe, la très sainte servante de Jésus.

Elle continue ses prédications dans les villes d'Avignon et d'Arles, et parmi les bourgs et les villages qui sont aux environs du Rhône, dans la province de Vienne. Elle disait ce qu'elle avait vu, ce qu'elle avait appris de la bouche du Sauveur, les prodiges qu'il opérait, et elle accomplissait elle-même beaucoup de miracles. C'est par ses bienfaits, par sa sainteté qu'elle établit la foi en Jésus-Christ dans ces régions du Midi où elle est restée si populaire.

Elle vécut à Tarascon de nombreuses années, visitant et consolant ceux qui souffrent, assistant les pauvres, toujours hospitalière. Comme Dieu aime celui qui donne joyeusement, sa bonté ne lui manqua point et il pourvut à tout, en lui ouvrant comme une source intarissable dont l'abondance toujours nouvelle ne s'épuisait jamais. La piété des fidèles lui venait en aide. On la savait généreuse et on lui donnait, pour qu'elle pût répandre ses aumônes suivant les désirs de son grand cœur. Les pauvres ne s'en retournaient jamais les mains vides, et les riches remportaient une parole, un conseil qui éclairait et réjouissait leur âme.

II

Sainte Madeleine, la dirigée de S. Maximin, apprit dans sa retraite les merveilles qu'opérait sa sœur, et elle envoya l'évêque d'Aix pour la féliciter. S. Maximin vint donc à Tarascon, où il rencontra Trophime d'Arles, Eutrope d'Orange et d'autres évêques. La servante de Dieu était heureuse de donner à ces grands serviteurs du Christ l'hospitalité, comme à Béthanie. Elle les servit suivant sa coutume, avec une tendre affection. Comme beaucoup d'autres étaient venus s'adjoindre à eux, sainte Marthe s'aperçut que le vin manquait. Elle ordonna de puiser de l'eau, au nom de Jésus-Christ, et d'en servir abondamment à tous. Quand les pontifes l'eurent goûtée, ils virent qu'elle avait été changée en vin, et ils ordonnèrent que ce jour serait honoré chaque année en souvenir de ce miracle. Ils dédièrent aussi la maison de sainte Marthe au Sauveur, comme une basilique. Puis ils dirent adieu à la bienheureuse servante de Jésus-Christ en se recommandant à ses saints mérites et à ses pieuses prières. Ils se donnèrent la bénédiction et se séparèrent. Sainte Marthe pria S. Maximin de saluer en son nom sa vénérable sœur, la suppliant de venir encore une fois la visiter avant sa mort ; Madeleine la fit saluer à son tour et le lui promit.

Or il s'éleva bientôt dans la province d'Aquitaine une persécution de la part des païens. Nombre de chrétiens souffrirent, et les évêques furent exilés. Frontin, évêque de Périgueux, et Georges, évêque de Veliacum, se réfugièrent à Tarascon auprès de sainte Marthe. La sainte fut ravie d'offrir encore l'hospitalité à ces amis de Dieu, et elle les reçut avec sa libéralité coutumière, les servant de ses mains comme elle avait fait pour Jésus à Béthanie. Quand ils purent retourner à leurs églises, elle dit à Frontin de Périgueux :

— O évêque de Périgueux ! sachez qu'à la fin de l'année prochaine je sortirai de ce corps mortel. Je supplie, s'il vous plaît, votre Sainteté de venir m'ensevelir.

— Ma fille, lui répondit S. Frontin, j'assisterai moi-même à vos obsèques, si Dieu le veut ; et que je vive.

Les évêques partirent. Elle convoqua les personnes qui restaient avec elle, et leur prédit qu'elle mourrait après un an. Toute cette année, elle coucha sur un lit de sarments, où la maintenait une fièvre intense. Elle s'appliquait aux louanges de Dieu et méditait sur les choses du ciel. Or, un jour, elle aperçut une troupe d'anges qui portaient dans les cieux l'âme de sainte Madeleine. Elle appelle aussitôt ses suivantes et leur raconte sa vision, tout en se plaignant doucement de sa sœur :

— O ma très heureuse sœur, dit-elle, que m'avez-vous fait ? Pourquoi ne m'avez-vous pas visitée comme vous me l'aviez promis ? Jouirez-vous donc sans moi des embrassements du Seigneur Jésus que nous avons tant aimé et qui nous aimait tant ? Je vous suivrai partout où vous irez. Jouissez cependant, jouissez de la vie éternelle. Soyez heureuse

à jamais, et n'oubliez pas celle à qui votre mémoire est si chère !

Marthe désormais ne songe plus qu'à se préparer à la mort, pour jouir avec sa sœur de l'amour du Bien-Aimé. La nouvelle se répand parmi les fidèles qu'elle n'a plus que peu de jours à vivre et ils accourent. Ils entourent sa maison, ils campent en plein air et, la nuit, allument des feux dans les campagnes et les bois.

Le soir du septième jour qui suivit, elle ordonne d'allumer sept flambeaux de cire et trois lampes. Or, au milieu de la nuit, ceux qui la veillaient s'endormirent accablés de sommeil. Un vent violent passe et éteint soudain cierges et lampes. La servante du Christ devine que c'est l'œuvre du démon et fait le signe de la croix. Puis elle réveille les personnes qui la gardent et les prie de rallumer les lumières. Comme elles tardent à exécuter ses ordres, une lumière descend soudain du ciel, et Marie-Madeleine elle-même, portant à la main un flambeau ardent, rallume tous les cierges et toutes les lampes.

— Je vous salue, dit-elle, ma sœur très sainte.

Quand Marthe lui eut rendu son salut :

— Vous voyez, dit-elle, que je vous ai visitée avant votre mort, ainsi que vous me l'aviez fait dire par le saint pontife Maximin. Mais voici le Sauveur, votre bien-aimé, qui vient vous rappeler de cette vallée de misère. C'est ainsi qu'il en a usé envers moi, en m'apparaissant en personne pour me faire entrer au palais de sa gloire. Venez donc et ne tardez pas !

Le Sauveur alors s'approche du lit de Marthe, la regarde d'un air très doux et lui dit :

— Me voici, moi que vous avez autrefois assisté de vos biens avec tant de dévouement ; moi à qui vous avez donné l'hospitalité avec tant de tendresse; venez donc, sainte hôtesse de mon pèlerinage, venez de l'exil, venez recevoir votre couronne.

Elle s'efforça de se lever, mais Jésus lui dit : « Attendez encore. Je vais vous préparer une place auprès de moi, puis je reviendrai. » Il disparut, et Madeleine avec lui, laissant les candélabres allumés, au grand étonnement des vierges qui survinrent. Dès que le jour parut, elle se fit transporter dehors, sous un arbre touffu, où l'on déposa de la paille, et, sur la paille, un cilice et de la cendre. Elle s'y fit étendre, et, les yeux fixés sur une image du Sauveur crucifié, elle attendit sa venue. Elle pria Parménas de lui lire l'histoire de la Passion en hébreu qu'elle avait apportée de Jérusalem, et, en l'entendant raconter dans sa propre langue, elle fondit en larmes. Quand le saint diacre arriva à l'endroit où Jésus remit son esprit entre les mains de son Père, elle poussa un grand soupir et rendit son âme à Dieu.

A ce même moment, l'évêque Frontin, à Périgueux, se disposait à célébrer le saint sacrifice. En attendant les fidèles, il s'endormit dans sa chaire. Jésus lui apparut :

— « Mon fils, lui dit-il, venez accomplir la promesse que vous avez faite d'assister aux obsèques de Marthe, mon hôtesse. » Et soudain on les vit à Tarascon, tenant des livres dans leurs mains. Jésus était à la tête et Frontin aux pieds de la sainte. Ils placèrent eux-mêmes le corps de la servante de Dieu dans son mausolée, à l'église. Les funérailles terminées, ils sortent de l'église, un clerc les suit qui demande au Seigneur qui il est. Jésus, sans répondre, lui remet le livre qu'il tenait. Le clerc retourne au sépulcre, montre le livre aux fidèles, l'ouvre, et à chaque page il ne lit que cette simple phrase :

« La mémoire de Marthe, hôtesse de Jésus-Christ, sera éternelle, et elle n'aura rien à craindre des langues mauvaises. »

A Périgueux, le diacre secouait le pontife, pour le réveiller, car le peuple se lassait d'attendre : « Ne vous troublez pas, dit le prélat, et pardonnez-moi ce retard. Je viens de Tarascon où j'ai été ravi en esprit, pour y rendre avec mon divin Maître et Seigneur les devoirs de la sépulture à Marthe, sa pieuse servante, suivant la promesse que je lui avais faite pendant sa vie. Envoyez à Tarascon quelqu'un qui rapporte mon anneau et mes gants, que j'ai remis au sacristain lorsque j'ai placé le saint corps dans le tombeau. » Ce qu'on fit aussitôt. On les retrouva tels qu'il les avait laissés.

Ces faits sont racontés dans une histoire de sainte Marthe qui fut longtemps attribuée à Raban Maur. Il s'y mêle sans doute quelques légendes, mais il y aurait témérité à les rejeter en bloc. On n'y trouve aucune contradiction et ils proclament la puissance de Dieu ainsi que le tendre amour qu'il porte à ses saints. « Jésus aimait Marthe, » dit S. Jean, et elle était digne de son amour. Il n'est rien qu'il ne fasse pour les âmes élues.

PANÉGYRIQUE DE SAINT GERMAIN D'AUXERRE [1]

(31 juillet)

SE RENONCER SOI-MÊME

Mes frères,

Chacun des jours de l'année liturgique la sainte Eglise propose à nos méditations l'exemple de plusieurs saints et bienheureux, l'exemple de chrétiens qui, après avoir prié, souffert et combattu le « bon combat », sont non seulement arrivés à la gloire du ciel, mais aussi obtiennent encore de leur divin maître Jésus-Christ, par leur puissante intercession, aide et protection pour les pauvres humains que nous sommes.

Elle fait revivre à nos yeux les grandes leçons, les nobles actions, les vertus héroïques par lesquelles ils se sont distingués en « cette vallée de larmes ». Aussi, en suivant leurs travaux, leurs luttes, leurs victoires, nous nous laissons gagner par la douce influence de leur ferveur ; nos cœurs s'embrasent au feu de leur ardente charité ; avec eux, nous nous sentons plus forts, capables d'efforts plus généreux

[1] Une *Vie* de S. Germain d'Auxerre, par Mgr Prunel, vient de paraître dans la collection « Les Saints » (Paris, Gabalda).

pour servir et honorer Dieu, pour faire du bien à nos frères, pour sauver nos âmes.

Tous ces saints, à quelque condition qu'ils appartiennent, ont, à une heure ou à une autre, entendu l'appel de Jésus-Christ : « Si quelqu'un m'aime, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive ! »

C'est cet appel qu'avait entendu S. Germain, le glorieux patron dont nous célébrons aujourd'hui la fête, et c'est en répondant à cet appel qu'il s'est sanctifié.

Nulle vie, plus que la sienne, n'est propre à nous montrer comment nous devons être prêts à tout sacrifier pour répondre à cet appel de Dieu. Nous nous édifierons ce matin ensemble, m. f., de ce renoncement si parfait de S. Germain ; nous verrons comment il fut la source de sa sainteté et celle de la sanctification de ses compatriotes, et nous lui demanderons qu'il soit l'occasion de notre propre sanctification. Puisse votre saint patron m'obtenir de Dieu et de Notre-Dame aide et protection pour vous exposer ces vérités !

I

Se renoncer soi-même ! Voilà ce qu'exige tout d'abord le divin Maître de tous ceux dont il veut faire ses ministres, ses apôtres, de tous ceux qu'il appelle à sa suite. Il leur demande un renoncement absolu, *abneget semetipsum,* un renoncement à eux-mêmes, à leur volonté propre, aux biens qui peuvent les rattacher au monde : « Venez, dit-il simplement à ses premiers disciples, suivez-moi ! » Et eux d'abandonner aussitôt leur famille, leur industrie, leurs barques, leurs bureaux, leur pays, pour répondre à la pressante invitation du Maître. Ils ont compris que tout doit céder devant la manifestation expresse de la volonté divine ; ils n'hésitent pas un instant à sacrifier repos, fortune, avenir temporel, au bon plaisir de Dieu, dont l'expression est pour eux le plus formel des commandements. Et ils partent, la joie dans l'âme.

Mais, m. f., n'allez pas croire que, pour être si joyeux et si prompt, ce sacrifice de tout ce qu'ils aimaient, ce renoncement complet, ne fut pas méritoire. Bien au contraire, il leur a fallu lutter au dedans d'eux-mêmes pour l'obtenir. Ce n'est pas sans déchirements de cœur, sans quelque amertume qu'ils sacrifient leurs goûts, leurs espérances, leurs joies familiales.

Mais une fois que leurs bras ont touché à cette charrue du devoir, ils ne regardent plus en arrière, ils s'en vont, dût-il leur en coûter même la vie, tracer le sillon dans le vaste champ de l'Evangile.

Au reste, ne savent-ils pas qu'en quittant les biens périssables de cette terre, ils se ménagent de douces et durables récompenses ? « Vous qui avez tout quitté, et qui m'avez suivi, leur dit le Maître, vous recevrez le centuple, et posséderez la vie éternelle. »

Combien grande est cette récompense, n'est-il pas vrai ? Dieu ne peut en accorder de plus magnifique ! Voilà comment il apprécie et paie de retour les renoncements, les sacrifices accomplis pour lui.

Ce renoncement, S. Germain l'a opéré, lui aussi.

Tout, dans sa vie, semblait cependant l'en éloigner. Né de nobles parents, il s'en va à Rome poursuivre ses études, et les succès éclatants qu'il y remporte le préparent aux premières charges de l'Empire. Et de fait, le voici bientôt pourvu de la charge importante de gouverneur et de préfet de la ville d'Auxerre, sa patrie.

Sans doute, dès cette époque, Germain professe le christianisme, mais un peu à la façon des hommes riches de son temps, qui, trop imbus encore des idées profanes, mêlent à leurs pratiques religieuses beaucoup de superstition.

Un mariage brillant qui l'allie à l'une des familles les plus distinguées de la région, tant par les biens que par les charges et les honneurs qu'elle détient, l'a attaché plus profondément encore aux choses d'ici-bas. La fortune et la jeunesse aidant, il mène la vie large et opulente des mondains de son temps.

C'est là pourtant que l'attend la voix du Maître. Ce divin Semeur frappe où il veut, quand il veut, et appelle qui il veut.

Si éloigné de la perfection que semble être Germain, lui aussi, comme Paul de Tarse, aura son chemin de Damas. De même que Notre-Seigneur avait conquis ses apôtres un soir qu'ils achevaient leur pêche et s'apprêtaient à rejoindre leur foyer, de même il appelle Germain le soir d'un certain jour où, plus que de raison, et d'une façon peu édifiante, il s'était adonné à la chasse, son plaisir favori.

Et c'est l'évêque d'Auxerre qui sera son sauveur. Après lui avoir reproché amèrement sa superstition dans ses aventures de chasse, et avoir subi même les feux de la colère de Germain, le saint évêque Amator, sur l'inspiration de Dieu, enjoint au gouverneur, au nom du ciel tant offensé, de changer de vie.

Bientôt, Germain promet ; non pas, certes, sans qu'il y ait en son âme de rudes soubresauts ; mais, terrassé par l'ascendant du pontife et par la force de la grâce, il ne songe plus qu'à sa conversion.

Bien plus, il se prépare à la mission nouvelle à laquelle Dieu l'appelle. Bientôt, en effet, l'évêque d'Auxerre lui coupe les cheveux, insigne de cléricature, et le revêt de l'habit ecclésiastique en lui disant : « Prenez un très grand soin, mon cher frère, de conserver pur et sans tache l'honneur que vous venez de recevoir, car le Pasteur tout-puissant vous destine à être mon successeur. »

Germain sera donc, plus parfaitement que le simple chrétien, le disciple de Jésus, il sera son apôtre, son ministre. Mais pour cela, il devra tout quitter : honneurs, famille, charges, richesses. C'est alors, en son âme, un terrible combat qui se livre à nouveau.

Mais l'appel divin ne supporte ni retard, ni délibération. Aussi, la révolte s'achève en un *Fiat* que cet homme énergique adresse à Celui qui veut bien l'entraîner à sa suite.

Il se soumet donc pleinement, et tout un changement s'opère en sa vie. Très grande est aussitôt son austérité : il va jusqu'à s'abstenir de sel, de vin, d'huile, de vinaigre et de légumes, et se contente de pain d'orge pour tout aliment. Il porte un cilice, couche sur la dure, ses vêtements sont simples et

pauvres. Tout ce que l'esprit de pénitence peut inventer, Germain le pratique. Ses biens sont pour les pauvres, son cœur est à la retraite, son âme toute à Dieu.

En un mot, il se sacrifie, il se renonce.

Il a renoncé aux joies si douces de la famille, sa compagne étant allée dans un cloître ; il a quitté ses charges et ses honneurs ; il est tout à Dieu.

Oh ! ne croyez pas, m. f., que tout cela se soit opéré tout d'un coup. Germain s'est sanctifié, sans doute, mais peu à peu, luttant contre lui-même et ce qu'il avait quitté.

Mais, en même temps qu'il se donne à Dieu, il ne se départ plus de son aménité, de sa bienveillance ; dur et austère pour lui-même, il est aimable et bon pour tous ceux qu'il est appelé à évangéliser. Il doit être leur père, il s'applique chaque jour à le devenir, si bien que ceux qu'il prêche et qu'il approche veulent imiter ses exemples.

II

Sanctifier les autres, les amener à Dieu, n'est-ce pas en effet le but de tous les apôtres ? Sans doute, ils s'efforcent de se sanctifier eux-mêmes, mais aussi d'attirer à Dieu les âmes qui les entourent.

Ainsi fait S. Germain. Après avoir mortifié son corps par la pénitence, répandu en aumônes tous ses biens, purifié son cœur par la retraite, élevé son esprit par une docilité complète à la voix divine, il cherche à sanctifier toutes les âmes dont il a la charge, et bien au delà même du diocèse réservé à son zèle et à son apostolat.

Et de fait, m. f., voyez comme ses contemporains écoutent sa voix !

Ses diocésains, tout d'abord, suivent son exemple et se convertissent en grand nombre.

Sur ses conseils, Geneviève de Nanterre se consacre à Dieu. Par ses exhortations, les Bretons abandonnent la funeste hérésie de Pélage dont ils étaient infestés.

D'ailleurs, rien ne l'arrête. Sans craindre la longueur du voyage, et malgré les difficultés qu'on lui suscite, il s'en va, avec S. Loup de Troyes, jusqu'en Angleterre. Tous deux sont accueillis avec empressement par les catholiques fidèles, et à leur prédication les hérétiques se convertissent.

De retour à Auxerre, il apprend que, malgré ses prières et ses soins, ces pélagiens relèvent la tête ; alors il n'hésite pas, en dépit de sa vieillesse, à reprendre le chemin d'Angleterre. Sur ses pas, il sème les miracles, et il parvient à rétablir la paix dans les âmes troublées.

Son courage n'est pas moindre quand il s'agit de ses fidèles qui, ruinés par la famine, se désolent. Il s'en va à Arles, intercède pour eux auprès du gouverneur des Gaules, et obtient des secours immédiats pour les affamés.

Le même courage le fait aller au devant d'Eocaric, qui allait ravager l'Armorique. Avec une sainte hardiesse, il prend par la bride le cheval du barbare, et l'arrête au nom du Seigneur Jésus.

Pour les fidèles encore, il court jusqu'en Italie implorer la clémence impériale, tant est grand et profond son amour des âmes.

La vie de cet apôtre est donc bien remplie. Certes, joies et revers s'y entremêlent, en conflits incessants. Il n'en pouvait être autrement, à cette époque surtout où le christianisme à peine affermi trouvait en face de lui, pour le combattre et l'affaiblir, des adversaires, hérétiques et païens, aussi acharnés que puissants. Au sein de ces multiples difficultés, notre pieux évêque marche le front serein, l'âme toujours pénétrée de foi profonde, de fervente piété et de présence de Dieu.

Mais croyez bien, m. f., que pour arriver à ce degré de sainteté, il fallut aussi à notre saint beaucoup de luttes intérieures ; il dut longtemps se contraindre pour transformer de cette sorte son caractère altier. On ne pratique pas héroïquement la vertu, vous le savez bien, sans qu'il y ait dans la nature quelques sursauts, quelques réveils de l'homme ancien. Ne suivre en toutes ses voies que le désir de Dieu, ne s'obtient, d'ordinaire, que par la vigilance, le sacrifice et la mortification, c'est-à-dire par un renoncement complet.

Oh ! je sais bien que le bon Dieu ne nous demande pas toujours des sacrifices aussi austères ! Mais, dès lors, pourquoi nous plaignons-nous des moindres pénitences, des moindres difficultés ? Si nous avions cet esprit de renoncement dont les saints étaient pénétrés, comme nous saurions mieux supporter, et avec plus de résignation, les épreuves qu'à dessein la divine Providence sème sous nos pas !

De se sacrifier ainsi pour ceux dont il a la garde, devient de plus en plus pénible à notre saint évêque, que les ans et les fatigues accablent. Aussi tombe-t-il sur la brèche, à Ravenne, et il meurt dans des sentiments profonds de foi et d'humilité, victime en quelque sorte de sa charité, de son dévouement, de son ardeur à vouloir conquérir les âmes.

Tout aussitôt les miracles éclatent nombreux sur sa tombe, et amènent au Christ de nouveaux disciples.

Et c'est ainsi que, jusqu'à la fin, s'élevant chaque jour vers les hauteurs de la sainteté, S. Germain a pu aussi y conduire les autres.

Demandons-lui, m. f., qu'il nous obtienne de Dieu, à nous qui sommes sous sa spéciale protection, de suivre ses traces, d'être comme lui prêts aux plus légers sacrifices comme aux plus grands renoncements, d'être, à son exemple, obligeants pour nos frères, de vivre ici-bas de sa vie toute de foi, de labeur et de dévouement.

Mais souvenons-nous, avant tout, que les saints sont nos modèles. Ils nous tracent la route. Ils passent devant nous un peu comme des chefs de file, et ils nous crient sans cesse : « Suivez, faites comme nous ! »

Ecoutons leurs voix, m. f. Héritiers de leurs vertus, sachons les mettre en œuvre. On se plaint parfois que, dans notre pays, les saines traditions d'autrefois disparaissent. Si l'on veut qu'elles reviennent et refleurissent, il n'y a pas deux manières, il n'y en a qu'une : c'est le retour à Dieu et aux

pratiques religieuses. Quelle que soit l'opinion qu'on ait, si l'on n'a pas à la base de sa vie les notions chrétiennes, je dis plus, les pratiques chrétiennes, on ne pourra pas contribuer à la grandeur et à l'amélioration de son pays.

Ah ! nos saints de France l'ont bien compris qui, par leurs labeurs, leur apostolat, leurs prières, sont arrivés à y semer la foi et les vertus !

Encore une fois, écoutons leurs voix ; entendons plus spécialement, en ce jour de sa fête, celle de notre illustre patron. Ne nous montre-t-il pas aujourd'hui le ciel ouvert à nos bonnes volontés, à nos efforts continus, à notre renoncement, à notre persévérance ?

Si parfois la vie est rude ici-bas, s'il faut lutter pour être honnête et bon, c'est-à-dire vrai chrétien, il nous montre sa vie toute tissée d'épreuves, hérissée de difficultés sans nombre, et en même temps il nous rappelle que cette vie un jour s'achèvera, qu'un jour viendra où seront séchées nos larmes, terminés nos deuils, finies nos séparations.

O illustre patron de cette paroisse, regardez-nous, écoutez-nous, intercédez pour nous ! Vous qui fûtes puissant sur vous-même, puissant sur Dieu et sur les peuples, obtenez-nous de demeurer fidèles à nos obligations de chrétiens, généreux dans l'acceptation du sacrifice, afin qu'ayant accompli ici-bas, à votre exemple, les œuvres de Dieu et courageusement porté notre croix, nous ayons droit à l'éternelle récompense dont vous jouissez au ciel. Ainsi soit-il.

AUX ENFANTS DE MARIE

XX

LA VIE INTÉRIEURE

La vie intérieure est une chose plus parfaite que le simple état de grâce.

I

Ce qui nous empêche de penser à Dieu aussi souvent que nous le voudrions, et ce qui nous empêche de l'aimer avec toute la ferveur désirable, ce sont les distractions venues du dehors, les séductions mensongères du monde. La vie intérieure est celle d'une âme dégagée de tous les objets frivoles capables de diminuer en elle l'amour de Dieu, et attentive à diriger vers Dieu seul l'énergie de son intelligence et de sa volonté.

La vie extérieure est la vie dissipée, inquiète, tumultueuse, livrée aux futilités et aux vanités qui passent, celle où l'on veut tout voir et tout entendre. La vie intérieure est la vie reposée, calme, effacée, heureuse de chercher Dieu au pied du tabernacle ou au fond de l'âme où il réside comme en son temple. Elle est la vie de Jésus imitée, continuée.

Trois principes en dirigent l'activité : le recueillement, le sentiment de la présence divine et la fidélité à la grâce.

L'âme *recueillie* veille continuellement sur sa pensée ; douée d'une conscience délicate, elle prend garde qu'aucun objet profane ne se glisse en elle, qu'aucun nuage ne vienne ternir la pureté de son imagination.

Le monde ne voit qu'à travers un prisme trompeur et prend toutes sortes de prétextes pour excuser les infractions que la loi divine condamne : l'âme intérieure, met au premier rang de son activité ce qui intéresse son salut. Une âme intérieure a toujours *Dieu présent* : elle le porte partout, elle le trouve partout, tout le lui rappelle ; Dieu est sa pensée assidue, elle s'élève vers lui par de fréquentes aspirations sans que les créatures puissent l'en détacher.

Enfin, pas de vie intérieure sans une exacte *fidélité* aux appels de la grâce. Peu de personnes parviennent à l'accomplissement parfait de leurs devoirs parce que peu ont assez de générosité pour correspondre aux sollicitations d'en-haut, et Dieu finit par leur retirer ses faveurs. Une âme intérieure reçoit chaque inspiration surnaturelle comme un ordre, elle évite avec un soin extrême la faute légère et même l'imperfection, elle ressent le plus vif désir de s'élever jusqu'à un idéal supérieur.

II

Mais, pour entretenir en nous la vie intérieure, que faut-il faire ?

Il importe d'abord de méditer souvent sur les vérités de la foi. En compensation de tant d'âmes qui offensent Dieu et ne semblent vivre que pour l'offenser, nous mettrons notre empressement à procurer sa gloire, à le faire mieux connaître, à le dédommager de l'abandon et de l'indifférence du monde.

L'âme intérieure sait ensuite que la Providence, qui veille sur la plus petite fleur, ne l'abandonnera jamais. Plaçant toute sa confiance en Dieu, et peu soucieuse de l'estime des hommes, elle réalise le précepte de l'*Imitation* : elle aime à être ignorée, oubliée, à ne compter pour rien : *Ama nesciri et pro nihilo reputari.*

S'il plaît à la bonté divine de condescendre à la faiblesse de sa pauvre nature en lui accordant pour l'encourager une dévotion plus sensible, elle n'en est que plus généreuse ; mais si Dieu paraît ensuite la laisser à elle-même, « comme une terre déserte, sèche et sans eau » (Ps. LXII, 3), elle ne s'en plaint pas. Pour elle, la règle c'est le devoir, et le devoir c'est Dieu, et un Dieu toujours digne d'être aimé, aussi bien dans la sécheresse que dans la consolation. Elle ne connaît aucune de ces défaillances qui ont pour cause la sensibilité. Aussi cette heureuse disposition produit en elle une atmosphère de calme allégresse, je ne sais quoi de plus reposé, de plus délicat :

> Et le fardeau du jour pèse à son front joyeux
> Comme à la fleur un poids d'abeille et de rosée [1].

Surtout la beauté de ces vies cachées est de transporter leurs actes sur un autre plan, le plan surnaturel : « Les âmes religieuses, a-t-on dit, sont des artistes qui travaillent sur la trame du sacrifice. » Elles ont beau être visitées par la souffrance, leur

1. E. Garnier *Heures dorées*.

vie demeure pareille à la surface d'un lac que les vents n'ont pas ou presque pas agitée.

Au surplus, il est toujours si noble de s'imposer aux autres par le respect de soi-même, par un air réglé et modeste, par une attitude grave et recueillie ! Pour en arriver là, non seulement aimez à vivre sous le regard de Dieu, mais aimez les vertus cachées, l'isolement, le silence. « Aujourd'hui les âmes, pour la plupart, selon la remarque fort juste de sainte Thérèse, n'habitent plus chez elles ou n'y sont que très rarement ; elles n'ont plus de regard intérieur. » Or, pour donner à notre vie le recueillement voulu, il importe surtout de garder notre cœur, d'en surveiller avec une exacte vigilance tous les mouvements et de le faire reposer en Dieu. Comme les oscillations de l'aiguille aimantée ne cessent qu'au moment où elle se tourne vers le pôle, ainsi l'instabilité de notre cœur ne peut se fixer qu'en Dieu : hors de lui nos aspirations ne sauraient trouver aucun repos : *Inquietum est cor nostrum, donec requiescat in te* [1].

* *

Si vous voulez vous former à la vie intérieure, je vous recommande de lire les *Petits Traités* d'Elisabeth Leseur, et surtout son *Journal de chaque jour* [2]. Vous y verrez des pensées comme celle-ci : « Lorsqu'un voyageur a marché longtemps sous un soleil de feu, il s'arrête au bord du chemin, essuie la poussière qui le couvre, prend un peu de nourriture et se repose. Puis il se lève réconforté, et poursuit avec un nouveau courage la route qui lui reste à parcourir. » C'est l'image de la vie chrétienne. Dans son cours, il faut quelquefois se reposer, réfléchir, pour en régler la marche selon les prescriptions du devoir et se rendre capable d'entreprendre une nouvelle étape avec plus de vigueur et d'ardeur.

SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS

I

SA NAISSANCE

Le 14 août 1921, le pape Benoît XV s'exprimait ainsi dans le décret déclarant « Vénérable » la petite Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus :

« L'écho n'est pas encore éteint de la parole par laquelle, en proclamant l'héroïsme des vertus du Vénérable Fournet, Nous disions en cette même salle, il y a un peu plus d'un mois, que la France semblait aspirer à un nouveau nom, au titre enviable de « Mère des Saints » ! Et voilà que Nous pouvons signaler aujourd'hui le parfum d'une autre fleur éclose sur le sol français ; voici que Nous devons reconnaître également les vertus de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, professe du Carmel de Lisieux. Nous nous réjouissons de la confirmation que ce présent décret donne à notre parole rappelée tout à l'heure. Nous nous en réjouissons pour l'honneur qui en revient à la France catholique, et pour la légitime satisfaction qu'en éprouve le diocèse où s'admire le jardin dans lequel cette charmante fleur se forma et crût jusqu'à son complet développement. »

Toute la France catholique a été sensible à cet éloge tombé de si haut et qui, à ses mérites, à ses victoires, à son prestige devant l'univers ajoute le rayon surnaturel de la gloire la plus pure. Elle possède un magnifique écrin rempli de perles et de diamants, qui sont les saints qu'elle a vu naître. L'Eglise ouvre souvent cet écrin ; à notre époque, elle en a fait sortir, pour mettre en lumière leurs vertus, sainte Marguerite-Marie, le curé d'Ars, Jeanne d'Arc, la pieuse fondatrice des Filles de la Charité, les Carmélites de Compiègne, tous français et françaises ; et voici que le 17 mai 1925 elle a fait briller à tous les yeux cette perle précieuse d'un éclat doux et modeste, mais de la plus belle eau, s'il est permis d'user de ce terme profane, qui s'appelle sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. La France est vraiment la Mère des saints, et elle est fière et à bon droit de tous les fleurons de sa couronne de sainteté.

* *

Les saints sont aussi la gloire de leurs familles. Ils sont l'image vivante et comme l'incarnation de leur foi et de leurs vertus.

Le père de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, Louis-Joseph-Stanislas Martin, était né à Bordeaux, le 22 août 1823, d'une famille militaire. Ses parents s'étaient fixés à Alençon, et lui, parvenu à sa vingtième année, rêvait d'entrer comme soldat dans la milice sévère des religieux du Grand Saint-Bernard. Il se rendit dans ce monastère où se sont réfugiés tant de dévouements connus de Dieu seul, et il fut fort surpris quand le Prieur, après l'avoir interrogé, le renvoya dans le monde pour achever ses études de latin :

— Vous reviendrez ensuite, lui dit-il, et nous serons heureux de vous accueillir.

Il s'en revint à Alençon, et continua son apprentissage d'horloger.

Dans la même ville, quelques années après, une jeune fille, Mlle Zélie Guérin, avait aussi des aspirations ardentes vers la vie religieuse. Elle vint un jour, accompagnée de sa mère, s'en ouvrir à la Supérieure des Sœurs de St-Vincent de Paul, à l'Hôtel-Dieu. Celle-ci fut plus nette encore que n'avait été le Prieur du Grand Saint-Bernard ; elle lui déclara que sa vocation était de rester dans le monde. Zélie rentra donc à la maison où elle vécut avec ses bons parents, sa sœur aînée qui, plus heureuse qu'elle, fut plus tard acceptée dans la Visitation du Mans, sous le nom de Sœur Marie-Dosithée, et avec un frère plus jeune.

La jeune fille, ayant renoncé malgré elle à la vie religieuse, faisait souvent cette prière :

— Mon Dieu, puisque je ne suis pas digne d'être votre épouse comme ma sœur bien-aimée, j'entrerai dans l'état du mariage, afin d'accomplir votre sainte volonté. Alors, je vous en prie, donnez-moi beaucoup d'enfants et qu'ils vous soient tous consacrés !

La Providence, qui est maîtresse des temps et des

[1] S. Augustin, *Confessions*, I, 1, 1.
[2] Paris, librairie J. de Gigord.

circonstances, s'applique à rapprocher les destinées et les âmes. C'est ainsi que ces deux jeunes gens purs, laborieux et franchement chrétiens, s'épousèrent dans l'église Notre-Dame d'Alençon le 13 juillet 1858. On ne pouvait rencontrer union mieux assortie et plus heureuse, malgré les épreuves qui ne manquèrent pas. Leur piété, leur confiance en Dieu éclairait leur vie et relevait leur courage. Ils priaient ensemble, suivant les traditions que leur avait transmises l'aïeul, le capitaine Martin, qui avait une manière si touchante de réciter le *Pater* que les larmes en venaient aux yeux. Ils communiaient ensemble et arrêtaient ensemble le compte des grandes aumônes qu'ils pouvaient se permettre. Car l'aisance était venue ; la maison de bijouterie prospérait, et Mme Martin y avait ajouté la fabrication de dentelles au « point d'Alençon. » Mais le dimanche tout commerce cessait, par respect pour le jour du Seigneur.

Il en résultait parfois, pour le jeune orfèvre, des pertes sérieuses ; car c'est le dimanche que d'ordinaire les gens des campagnes d'alentour venaient à Alençon pour leurs distractions ou leurs achats, et quand un mariage était décidé, les fiancés achetaient volontiers montres, bagues et boucles d'oreilles. Or, le dimanche, ils trouvaient invariablement fermé le magasin de Louis Martin. Quelques amis de celui-ci lui conseillaient une pratique moins austère, qui, à leur avis, pouvait se concilier avec la loi du repos sacré :

— Laissez ouverte au moins, disaient-ils, une porte latérale de la maison ; de la sorte, votre magasin restera fermé ostensiblement, mais on pourra entrer sans bruit, et vous ne perdrez pas de belles ventes.

— J'aime mieux, leur répondit Louis, attirer sur ma maison les bénédictions de Dieu [1].

Suivant le désir des deux époux, les enfants arrivèrent nombreux. Chacun reçut le prénom de Marie. Ce furent Marie, l'aînée ; Pauline, la future Mère Agnès de Jésus, qui tiendra une grande place dans cette histoire ; Léonie et Hélène, qui mourut à quatre ans et demi.

Cela faisait quatre filles. Comme ils aimaient beaucoup les Missions Etrangères, ils demandèrent à Dieu, par l'intercession de S. Joseph, de leur envoyer « un petit missionnaire ». Ils parurent être exaucés, car ils eurent bientôt un petit Marie-Joseph qui vint ajouter un doux sourire à la maison. Mais le sourire s'éteignit au bout de cinq mois. Un autre Marie-Joseph arriva, un petit ange plein de joie et de promesses ; mais l'ange remonta neuf mois après dans sa patrie. Ils furent très affligés de ce double départ, mais ils s'en remirent à la volonté de Dieu.

Ils n'eurent plus de « petit missionnaire », mais encore trois filles, Céline (1869), Mélanie (1870) qui mourut à trois mois, et enfin *Marie-Françoise-Thérèse*. C'était le neuvième enfant. Quand elle naquit, le 2 janvier 1873, vers minuit, l'heureux père monta d'un pas alerte dans la chambre où dormaient ses enfants et leur dit, joyeux : « Mes enfants, vous avez une petite sœur ! »

Si ces neuf enfants rappellent les neuf chœurs des anges, on peut dire, par analogie, que la petite Thérèse était de l'ordre des Séraphins.

Ce fut « le bouquet », suivant le mot de M. Martin qui aima avec prédilection cette enfant et qui avait l'habitude de l'appeler « sa petite reine ». Elle fut accueillie comme un sourire du ciel. Le 4 janvier, dans l'après-midi, on la porta à l'église Notre-Dame d'Alençon où elle reçut le baptême des mains d'un vicaire de la paroisse ; elle eut pour marraine sa sœur aînée Marie.

Des semaines s'écoulèrent, remplies d'espérance. La mère avait résolu de nourrir elle-même sa chère petite ; mais bientôt ses forces s'épuisèrent, l'enfant commença à dépérir, et l'on crut qu'elle irait rejoindre au ciel ses frères en-allés. Le médecin de la famille fit comprendre aux parents qu'un seul moyen pouvait présenter des chances de salut : confier l'enfant à une nourrice vigoureuse. On choisit une brave fermière, établie à Semallé, à deux lieues d'Alençon, et mère d'une nombreuse famille. L'enfant resta chez elle jusqu'au mois d'avril 1874 ; il tardait à sa mère de la reprendre, et l'on devine avec quelle joie elle pressa dans ses bras Thérèse, redevenue fraîche et vigoureuse.

II

PREMIÈRE ENFANCE

Thérèse de l'Enfant-Jésus a raconté elle-même sa vie, sur l'ordre de la Supérieure du Carmel de Lisieux. Rien n'est touchant comme ces récits consignés dans l'*Histoire d'une âme*.

Dans ses lettres à Pauline, qui était pensionnaire à la Visitation du Mans, Mme Martin fait le portrait de sa petite Thérèse, âgée de deux ou trois ans et en qui la raison a déjà plus que des lueurs. L'enfant est vive, ravissante, affectueuse, s'attachant à ses pas, la suivant au jardin, où elle se plaît déjà parmi la verdure et les fleurs ; mais ce qu'elle aime par-dessus tous les charmes de la nature, c'est sa mère. Aussi, lorsqu'elle n'est pas là, l'enfant ne veut pas rester, elle pleure tant qu'il faut la ramener. Quand sa mère monte l'escalier, à chaque marche elle dit : « Maman ! maman ! » — « Et si par malheur j'oublie une seule fois de répondre : « Oui, ma petite fille ! » elle reste là, sans avancer ni reculer. »

« Le bébé est un lutin sans pareil, qui vient me caresser en me souhaitant la mort : « Oh ! que je voudrais bien que tu *mourrais*, ma pauvre petite mère ! » On la gronde, mais elle s'excuse d'un air tout étonné en disant : « C'est pourtant pour que tu ailles au ciel, puisque tu dis qu'il faut mourir pour y aller ! »

Sa foi n'est pas encore pleinement éclairée, mais elle est profonde. C'est sa mère qui la lui a inculquée dans ses petits entretiens, et en répondant aux nombreuses questions enfantines qui lui sont posées sans cesse. Elle est très franche, et quand elle a battu ou poussé une de ses sœurs, elle s'en accuse aussitôt. Elle a le sentiment qu'elle doit dire ses fautes, ou ce qu'elle croit être des fautes, afin d'être

[1] Mgr Laveille, *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, p. 13.

pardonnée. Cela lui pèse de garder quelque chose sur sa conscience.

« Hier, ayant déchiré sans le vouloir un petit coin de tapisserie, elle s'est mise dans un état à faire pitié ; puis il fallait bien vite le dire à son père. Lorsqu'il est rentré quatre heures après, personne n'y pensait plus, mais elle est accourue vers Marie, sa sœur aînée, lui disant : « *Raconte vite à papa que j'ai déchiré le papier.* » Elle se tenait là comme une criminelle qui attend sa condamnation ; mais elle a dans sa petite idée qu'on va lui pardonner plus facilement si elle s'accuse. »

Heureuse influence maternelle, sages gronderies, continuelles explications qui éveillent, redressent et guident cette petite âme ! Car elle était vive, impérieuse, cédant à ses caprices. Un jour qu'elle se balançait en folâtrant, son père passe et l'appelle en disant : « Viens m'embrasser, ma petite reine ! » Elle lui répond d'un air mutin : « Dérange-toi, papa ! » M. Martin poursuit son chemin. Mais Marie était là : « Petite mal élevée, lui dit-elle, que c'est vilain de répondre ainsi à son père ! » Aussitôt Thérèse, frappée au cœur, sortit de sa balançoire et courut à la recherche de son père en poussant des cris qui attestaient son grand regret.

De même, un matin qu'elle était dans son petit lit et qu'elle paraissait profondément endormie, sa mère n'osait la réveiller pour l'embrasser. Marie dit : « Elle fait semblant de dormir, j'en suis sûre. » Mme Martin se pencha vers son front, mais l'enfant se cacha sous sa couverture en disant, d'un air boudeur : « Je ne veux pas qu'on me voie ! » Sa mère lui témoigna son mécontentement et s'en alla. « Deux minutes après, raconte celle-ci, je l'entendais pleurer et voilà que bientôt, à ma grande surprise, je l'aperçus à mes côtés. Elle était sortie toute seule de son petit lit et avait descendu l'escalier, pieds nus, embarrassée dans sa chemise de nuit plus longue qu'elle. Son petit visage était couvert de larmes. — « Maman, me dit-elle en se jetant à mes genoux, maman, j'ai été méchante, pardonne-moi ! »

On devine que le pardon lui fut bien vite accordé. Mais avec une nature ainsi portée à faire sa volonté et qui eût pu devenir violente, il fallait une main ferme et douce, plus ferme encore que douce ; autrement cette enfant si bonne, naturellement pieuse, n'eût été peut-être qu'une vulgaire enfant gâtée.

* *

Jetons un coup d'œil sur cet intérieur aimable de la famille très chrétienne de M. Martin.

Marie, l'aînée, vient de terminer ses études à la Visitation du Mans, et elle donne des leçons à Céline qui est plus jeune. La petite Thérèse, qui est le centre des attentions et des affections de la maison, veut entrer dans la chambre et écouter. Pour obtenir cette faveur, elle promet d'être bien sage, et, en effet, pour ne pas troubler la leçon, elle s'applique à se faire oublier.

La seconde fille, Pauline, est absente, elle a remplacé Marie à la Visitation, et la pensée de Thérèse est toujours dressée du côté du Mans. Sa mère lui demande : « A quoi penses-tu ? » Elle répond toujours : « A Pauline. » Ces deux âmes sont dès lors étroitement unies. Elle entend dire souvent : « Pauline sera religieuse. » Elle ignore encore le sens de ces paroles, elle sait seulement qu'elles signifient quelque chose de grand, et elle pense : « Moi aussi je serai religieuse. » Elle n'a guère que trois ans et déjà elle se sent portée vers la vie religieuse, par l'exemple de sa sœur, qui a sur elle l'ascendant de l'âge et de la vertu.

Elle aime aussi beaucoup sa sœur Léonie qui se prépare à sa première Communion, et qui, le soir, quand elle a achevé ses leçons, la prend avec elle et la garde pendant que toute la famille est en promenade. Léonie a une voix très douce, et elle sait beaucoup de chansons et de cantiques ; elle chante le soir pour l'endormir. Le jour de sa première Communion Mme Martin a habillé une petite fille pauvre qui est la compagne de sa fille, et qu'on met le soir, au dîner, à la place d'honneur. Thérèse voit tout, examine tout, et songe, réfléchit déjà. Trop petite pour prendre place au festin, son père lui apporte lui-même, au dessert, un morceau de la pièce montée, mais sa pensée dès lors est fixée sur sa future première Communion.

Sa sœur Céline est plus rapprochée d'elle par l'âge ; et elle est très douce, docile, aimable ; aussi lui est-elle très attachée. Voici comment Mme Martin les peint l'une et l'autre :

« Ma petite Céline est tout à fait portée à la vertu. Pour le *petit furet,* on ne sait pas trop comment ça fera : c'est si petit, si étourdi ! C'est une enfant très intelligente, mais elle est bien moins douce que sa sœur, et surtout d'un entêtement presque invincible. Quand elle dit *non,* rien ne peut la faire céder ; on la mettrait une journée dans la cave sans obtenir un *oui* de sa part. Elle y coucherait plutôt. »

Céline avait alors six ans et demi, et Thérèse, le *petit furet,* à peine trois. Sa mère lui dit un jour, pour l'éprouver : « Ma petite Thérèse, si tu veux baiser la terre, je vais te donner un sou. » Un sou, pour l'enfant, c'était une fortune. Elle refusa par fierté et dit : « Oh ! non, ma petite mère, j'aime mieux ne pas avoir de sou. »

Ces deux enfants étaient inséparables : « Un matin, raconte encore Mme Martin, Thérèse s'avisa de sortir de son petit lit pour aller coucher avec Céline. La bonne la cherchait pour l'habiller, elle l'aperçoit enfin, et la petite lui dit, en embrassant sa sœur et en la serrant bien fort dans ses bras : « Laissez-moi, ma pauvre Louise, vous voyez bien que toutes les deux on est comme les petites poules blanches, on ne peut pas se séparer ! »

Leur sœur Marie leur parlait déjà de faire des sacrifices, des actes de vertu, et elle leur avait donné un chapelet fait exprès pour les compter. Souvent dans la journée on voyait Thérèse mettre la main dans sa petite poche pour tirer une perle à son chapelet, quand elle venait de faire un sacrifice. Elle était généreuse et douée de volonté. Leur sœur, Léonie, trop grande pour garder ses jouets d'enfant, leur apporta un jour sa poupée et tout son brillant petit

mobilier : « Tenez, mes petites sœurs, choisissez ! » dit-elle. Céline regarda, songeuse, et prit un peloton de ganse. Thérèse réfléchit un instant et dit : « *Moi, je choisis tout !* » — « Et j'emportai, dit-elle, corbeille et poupée sans autre cérémonie. »

« Ce trait de mon enfance, ajoute-t-elle, est comme le résumé de ma vie entière. Quand plus tard j'ai compris que, pour devenir une sainte, il fallait beaucoup souffrir, je n'ai pas choisi entre les sacrifices. J'ai dit : « Mon Dieu ! je choisis tout ! Je ne veux pas être sainte à moitié. Cela ne me fait pas peur de souffrir pour vous, je ne crains qu'une chose, c'est de garder ma volonté. Prenez-la, car je choisis tout ce que vous voulez ! »

III

MORT DE SA MÈRE

L'enfance de la petite Thérèse fut heureuse, ensoleillée par l'amour de son père et de sa mère, par l'affection communicative de ses sœurs. Son âme était ouverte à tous les charmes de la nature, à tous les rayons de la grâce. Le dimanche était un beau jour, le jour où l'on adorait Jésus-Christ à l'église, où l'on priait ensemble devant l'autel fleuri et illuminé, le jour où Mme Martin conduisait, après les Vêpres, toute sa petite famille en promenade. « Je sens encore, écrit Thérèse, les impressions profondes et poétiques qui naissaient dans mon cœur, à la vue des champs de blé émaillés de coquelicots, de bleuets et de pâquerettes. Déjà j'aimais les lointains, l'espace, les grands arbres ; en un mot, toute cette belle nature me ravissait et transportait mon âme dans les cieux. »

Souvent, en chemin, l'on rencontrait un pauvre ; c'était elle qui était chargée de lui porter une aumône, dont le prix était doublé par le sourire frais et compatissant de l'enfant. Elle revenait ensuite auprès de sa mère, toute joyeuse de sa bonne action. On l'exerçait ainsi à mettre dans sa charité cet air affectueux qu'on accorde rarement aux malheureux, et qui les réjouit parce qu'ils se sentent aimés, eux à qui l'on mesure l'amour.

« Tout souriait sur la terre » à la petite Thérèse. Que les journées étaient belles, et comme son cœur s'épanouissait ! Soudain le ciel se couvrit de nuages et elle commença à savoir ce que c'est que la souffrance. Elle ne s'apercevait pas que sa mère fléchissait, que son teint flétri accusait une maladie latente qui la conduisait lentement au tombeau. Elle ne voyait pas les larmes furtives de son père ; elle ne comprit la réalité que le jour où le prêtre vint donner à la malade le sacrement de l'Extrême-Onction. Elle s'agenouilla pendant que son père sanglotait ; elle regardait, sans comprendre l'immense malheur qui venait l'atteindre, et c'est à peine si elle pleurait. Dieu ne permet pas à l'enfant de savoir le mystère de la douleur, car la douleur le tuerait.

Ce fut le 28 août 1877, dans sa 46e année, que Mme Martin quitta la terre. Elle regarda ses enfants dont elle était fière ; elle en avait envoyé quatre au ciel, elle remit les autres entre les mains de la Providence, et son âme s'en alla, pleine d'espérance. Le lendemain, le père éploré prit sa petite Thérèse dans ses bras et lui dit :

— Viens embrasser une dernière fois ta chère petite mère.

Elle colla ses lèvres sur ce front glacé, sans rien dire. Elle réfléchissait, elle écoutait en silence. Il y avait sur son âme comme un voile qui ne se déchirait pas. Seulement, au retour du cimetière, comme les cinq enfants se trouvaient réunies, se regardant, tristes, Louise, leur bonne, tout émue et pleine de chagrin, se tourna vers elle et vers Céline, et ne put se défendre de leur dire avec une tendre compassion :

— Pauvres petites ! Vous n'avez plus de mère !

Céline alors se jeta dans les bras de Marie, la sœur aînée, et s'écria : — Eh bien ! c'est toi qui seras maman !

Thérèse craignit que Pauline n'eût de la peine, parce qu'elle n'aurait pas de petite fille ; elle la tint embrassée, cachant sa petite tête sur son cœur et dit : « Pour moi, c'est Pauline qui sera maman ! »

Elle avait un peu plus de cinq ans et demi.

Toutefois, cette terrible épreuve n'avait pas tout à fait glissé sur son âme. La réflexion et la tristesse y avaient pénétré, et son caractère vif, pétulant, un peu volontaire, changea en peu de temps. Elle devint douce, timide, moins expansive devant les étrangers, réservant toute son affection, toutes ses caresses pour l'intérieur de la famille. Son père, si bon, se faisait plus tendre encore, plus maternel, afin de remplacer un peu le sourire et la bonté de la mère absente ; le bonheur régnait de nouveau dans la maison, mais un bonheur calme, mélancolique, comme une lumière, un silence d'automne qui succèdent au soleil éclatant et au chant des oiseaux printaniers.

Cette maison qui avait vu tant de joie rappelait trop de douloureux souvenirs ; M. Martin résolut de la quitter. Il ne faut pas que les enfants soient tristes. Les siens d'ailleurs avaient besoin d'une autre mère pour les conduire et les aimer.

* *

Mme Martin avait un frère à Lisieux, M. Guérin, dont la femme était pieuse et bonne. Elle accepta de remplacer la défunte et de servir de mère aux orphelines. Elle-même avait deux filles, Jeanne et Marie, affectueuses et douces comme elle. L'arrivée des cinq orphelines fut une fête ; les deux cousines attendaient sur le seuil, joyeuses, celles qu'elles appelaient leurs sœurs ; toutes se retrouvaient en famille.

Thérèse ne ressentit aucun chagrin en quittant la maison natale d'Alençon : à cet âge les impressions n'ont pas encore creusé de sillon en profondeur. Elle se montra plutôt ravie de la propriété que son père leur avait louée à Lisieux, dans un quartier solitaire, et qui s'appelait les « Buissonnets ». Un belvédère d'où l'on découvrait un vaste horizon, deux grands jardins ; toute proche, la belle promenade du « Jardin de l'Etoile », une habitation riante, tout enchantait Thérèse. Elle se reprit à la joie, à la vie, à la tendresse expansive. Son père, sentant qu'elle avait besoin de beaucoup d'affection, lui en prodi-

guait des trésors ; ses sœurs, dont elle était la Benjamine, lui faisaient faire sa prière, comme leur mère autrefois ; leur bonne tante les visitait souvent et leur multipliait les attentions ; l'enfant était heureuse.

Pauline lui apprenait à lire ; le premier mot qu'elle put lire seule fut le mot *cieux*. La classe terminée, elle courait au belvédère où son père travaillait, et lui apportait triomphante ses bonnes notes.

Tous les jours, dans l'après-midi, il la conduisait dans une église pour y adorer le Saint-Sacrement. Une fois, ils entrèrent dans la chapelle du Carmel et il lui dit :

— Vois-tu, derrière cette grande grille il y a de saintes religieuses qui prient toujours le bon Dieu.

Elle ne songeait guère que neuf ans plus tard elle entrerait dans ce Carmel de Lisieux et qu'elle y passerait sa courte vie.

Cette famille chrétienne nous rappelle la famille de sainte Thérèse d'Avila. Le père, Alphonse de Cepeda, était « un homme de grande charité envers les pauvres, plein de compassion pour les malades et d'indulgence pour ses serviteurs. Son langage était la sincérité même ; et sa vie entière, la vertu et l'honneur. » C'était aussi un grand chrétien, qui, après de douloureux combats, fit généreusement à Dieu le sacrifice de sa fille, puis se mit sous la direction de la petite novice pour avancer dans le chemin de la perfection.

La mère, dona Beatrix, « était très belle, mais si modeste qu'elle ne paraissait pas s'en apercevoir. » Elle charmait tout le monde par sa douceur, sa simplicité, son esprit juste et pénétrant. Elle mourut jeune, à 36 ans, laissant aussi neuf enfants. On sait comment sainte Thérèse, alors âgée de treize ans, alla se jeter aux pieds d'une image de la Sainte Vierge dans le sanctuaire de Notre-Dame de la Charité, pour la conjurer de lui servir de mère, puisqu'elle avait perdu la sienne. « Cette demande, raconte-t-elle, faite avec la simplicité d'un enfant, fut exaucée. J'avais une mère dans Marie, et depuis ce moment je n'ai jamais eu recours à elle sans éprouver les effets de sa protection. »

Thérèse d'Avila avait aussi une sœur aînée, Marie de Cepeda, « aussi aimable que modeste et réservée, » qui la reprenait avec douceur quand les premiers germes de sa vanité native commençaient à se développer. Jusqu'à l'oncle Pierre qui fait penser à l'oncle Guérin. Il était très pieux, très versé dans la lecture des œuvres spirituelles, et adonné à l'oraison. C'est lui qui remit à sa jeune nièce, qui ne savait pas encore méditer, un livre du P. Osuna sur l'oraison de recueillement.

Elles sont remarquables, ces affinités entre les familles des deux Thérèse. Dans l'une et dans l'autre on s'aimait, on priait ensemble, on aimait Dieu et l'Eglise par-dessus tout, on n'hésitait pas devant le sacrifice, on supportait courageusement les épreuves les plus dures, comme celle de la séparation par la mort. L'une et l'autre devinrent ainsi des pépinières d'élus.

IV

ÉPREUVES D'ENFANCE

La première confession de la petite Thérèse marqua dans son enfance et dans toute sa vie, comme la première rencontre de son âme avec Dieu qui prenait en quelque sorte une forme visible.

Elle la raconte ainsi : — « Pauline me disait : « Ma petite Thérèse, ce n'est pas à un homme, mais au bon Dieu lui-même que tu vas avouer tes péchés. » J'en devins si persuadée que je lui demandai sérieusement s'il ne fallait pas dire à M. l'abbé Ducellier que *je l'aimais de tout mon cœur*, puisque c'était au bon Dieu que j'allais parler en sa personne. »

« Il n'est personne, dit le pape Benoît XV, connaissant quelque peu la vie de la « petite Thérèse », qui n'unisse sa voix à l'admirable chœur proclamant cette vie caractérisée par les mérites de l'*enfance spirituelle*. Or là est le secret de sa sainteté. » Cette première confession est l'un des traits les plus exquis de cette « enfance spirituelle », faite de simplicité, de foi voyante, et de cette naïveté de l'âme innocente qui réjouit le ciel. « Si vous ne devenez semblables aux petits enfants, a dit Notre-Seigneur, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » Thérèse était alors un de ces petits enfants prêts pour le paradis. Elle entra au confessionnal, « se tourna juste en face du prêtre pour le mieux voir », afin de contempler sur son front le rayonnement divin, et se confessa. Puis elle reçut avec un grand esprit de foi sa bénédiction. Surtout elle recueillit pieusement ses paroles. Il lui recommanda d'aimer beaucoup et de prier la Sainte Vierge.

« Je me promis de redoubler de tendresse pour Celle qui tenait déjà une bien grande place dans mon cœur. »

Elle avait sept ans quand sa sœur Céline, qui était demi-pensionnaire externe à l'Abbaye des Bénédictines de Lisieux, fit sa Première Communion. Chaque soir, ses grandes sœurs disaient à Céline, qui était devenue pétulante et vive, qu'elle devait se préparer avec soin à la grande action, et elles multipliaient leurs ardentes exhortations. Un jour elles lui dirent : « A partir de ta Première Communion, il faudra commencer une vie toute nouvelle. » Thérèse écoutait, attristée par la pensée qu'il lui faudrait attendre encore quatre ans avant de recevoir le Sauveur, et résolue à mener dès maintenant une vie nouvelle. Le jour de la Première Communion de sa sœur fut « comme le prélude de la sienne » et l'un des plus beaux jours de sa vie.

Cependant sa sœur Léonie venait de sortir de la pension de l'Abbaye ; M. Martin, satisfait de la discipline intellectuelle et morale de cette maison, décida que Thérèse, qui avait huit ans et demi, prendrait sa place à la rentrée d'octobre 1881. Ce fut pour elle une grosse épreuve. Elle quittait son bon père, elle quittait Pauline qu'elle regardait comme sa mère, elle quittait sa famille. Elle échangeait sa douce vie des Buissonnets contre la vie commune